

Les Cahiers de médiologie 10

.....

Lux
des Lumières aux lumières



90 F
12,20 €

Gallimard - ensib



CHANTAL WALTISPERGER

Avant l'ampoule

La lumière est un usage du feu. C'est ainsi que l'on repousse les prédateurs ; dans l'âtre, il chauffe et il cuit mais aussi il éclaire. Maîtriser et entretenir la flamme qui s'oppose à l'obscurité endémique est une question à laquelle les sociétés humaines ont longtemps donné les mêmes réponses. La plus ancienne est certainement d'allumer une bûchette de bois résineux dur et noueux, la poser sur une pierre plate ou, mieux, la maintenir à l'horizontale dans une pince de fer. Il est recommandé de disposer cette faible lumière dans la cheminée pour évacuer la fumée. En pays pauvre, l'éclat de bois est une solution qui perdure jusqu'au XIXe siècle. Pour un usage éphémère. On se couche tôt en hiver. Alimentée par de la graisse ou de l'huile, la flamme sera plus durable.

Porte-éclat,
Cliché Musée
National des Arts
et traditions
populaires.

La lampe à huile primitive exploite une technologie simple : l'huile monte par capillarité dans une mèche de fibres végétales, papyrus, lin, chanvre, jonc décortiqué, moelle de sureau ou de roseau, coton en Europe après le XVI^e siècle et la combustion des fibres chauffe la graisse qui ne tarde pas à devenir inflammable. Si les lampes de terre cuite évoquent surtout le monde romain et celles de métal le monde médiéval, tous les matériaux ont coexisté, même le verre qui permet de souffler une lampe globulaire à emboîter dans un chandelier. Les formes sont multiples et parfois élaborées : un ou plusieurs becs, godet ouvert ou fermé, couvercle, étrier ou potence munie d'un crochet, rallonge, crémaillère, godet de récupération, réflecteur... Les huiles sont végétales ou animales selon les productions locales et les possibilités économiques de chacun ; l'huile de sésame éclaire mieux, l'huile de lin brûle lentement, l'huile de colza et surtout celle de poisson ont une forte présence olfactive. Odeur, fumée, contraintes de l'alimentation en combustible et de l'entretien de la mèche font de l'universelle lampe à huile un outil d'éclairage assez médiocre. Pourtant nulle préoccupation d'amélioration technique à travers les siècles.

Laissant le « crasset¹ » ou le « chaleil² » aux pauvres et aux lieux aérés, on préfère utiliser la chandelle de suif ou de cire. Elle éclaire mieux, plus régulièrement, plus longtemps, avec peu de fumée pour celle de cire d'abeille. Elle est aussi plus coûteuse. On l'utilise dans des chandeliers dont les plus rustiques appelés « pince à chandelle » ou « résinier » en Bretagne sont formés d'une lame ressort pinçant dans un anneau les chandelles domestiques de suif ou de résine qui ne sont guère calibrées. La fabrication artisanale, plus régulière, s'utilise dans des chandeliers à douille ou à broche. Certains ont une tige creuse ou hélicoïdale dans laquelle la douille, ou plus exactement le binet, mobile, peut être remonté peu à peu afin de protéger la chandelle lorsqu'elle est haute et de la brûler jusqu'à son extrémité. Précautionneuse et économique, cette forme est restée dans les mémoires sous le nom de « chandelier de cave » bien que son usage n'ait pas été si restrictif.

La chandelle de cire éclaire les riches, les églises, les théâtres. Sa simplicité d'emploi, qui allie durée et autonomie, permet d'en prévoir plusieurs sur un même support et aussi de multiplier les points d'éclairage. Bougeoirs, chandeliers, flambeaux, candélabres ont écrit un long chapitre des arts décoratifs. Dans les églises, la liturgie exploite la métaphore de la clarté, symbole de la lumière divine qui éclaire les hommes et manifeste la présence de Dieu. La consommation de chandelles y est financée par d'innombrables rentes que gèrent les fabriques. Et quand vient le temps de la fête, théâtres de ville et théâtres de foire initient chacun à la victoire sur les ténèbres, fut-elle tem-

1. Dénomination régionale de la lampe à huile (Normandie).

2. Dénomination régionale de la lampe à huile (Centre)

poraire et occasionnelle. La lumière efficace est un symbole de richesse, de grandeur, de sacré. De pouvoir donc. Y a-t-il meilleure preuve que la devise gravée au fronton de la manufacture royale de chandelles d'Antony sous un motif de ruche bourdonnante : *Deo Regique Laborant* ?

La polyvalence des objets qui nous sont parvenus témoigne d'usages et de pratiques domestiques variées. La forme du support révèle : l'éclat de bois et la chandelle peuvent être posés au sol, mais aussi être fichés dans un mur entre deux pierres sous le manteau de la cheminée, là où l'on se tient pour la veillée. Il en va de même pour la lampe à huile. Elle peut être posée si elle présente un fond plat, un piétement ou un socle ; elle est souvent suspendue puisqu'elle est munie d'un anneau, d'une pique et d'un crochet qui permettent de la ficher au mur ou sur une poutre, de la suspendre au-dessus de la table, de l'accrocher à un clou ou à un support réglable en hauteur... Le chandelier aussi peut être fiché, accroché parfois, posé le plus souvent³. On trouve des lampes à huile montées sur un cardan qui témoignent ainsi d'un handicap, le renversement du combustible, et d'une solution. Car l'éclairage est mobile. La fréquente association d'un élément d'accrochage, d'une base plate et d'un élément de préhension indiquent le caractère essentiellement portatif des anciens luminaires. On se déplace avec la lumière et on l'installe là où elle est utile.

Plusieurs techniques et une grande variété d'objets nous disent ce qu'était « faire la lumière » et confèrent la certitude de consommations diachroniques et synchroniques fort inégales. Les plus riches choisissent de meilleurs combustibles multiplient les luminaires et font de l'éclairage une consommation plus importante. Les habitudes de consommation restent spécifiques de la ville ou de la campagne : il faut imaginer le recul du modèle rural de mode de vie qui liait étroitement les activités à la longueur des jours. Le besoin d'un allongement des heures productives émerge naturellement dans une société où les activités manufacturières se développent. Intervient aussi la diffusion de la lecture et du livre – les gravures associant image et texte, les canards, la « Bibliothèque bleue » – qui induit une demande accrue de lumière.

Ce goût pour une lumière de nuit moins parcimonieuse accompagne une transformation de l'usage de lumière du jour. Les bourgeois parisiens qui habitent au rez-de-chaussée « allument de la chandelle en plein midi pour faire leur dîné » disait Sébastien Mercier. Car l'obscurité n'est pas seulement liée à l'heure et à la saison : l'habitat ne s'ouvre pas au soleil avec évidence et les rues étroites des villes sont bordées de maisons toujours plus hautes. Aussi longtemps que la maison avait joué fondamentalement le rôle d'abri,

3. Une forme mérite d'être remarquée : le bras de lumière. Chandelier fixé au mur, il doit son nom à sa forme primitive – un bras tenant une torche – qui date de la Renaissance. Objet devenu fixe, il est non seulement un type populaire de « lumière accrochée » mais aussi, la représentation, riche de symboles, des valets porteurs de torches.

la lumière du soleil n'y était pas conviée : toute ouverture était une concession faite au climat, à la sécurité. Il faut que le progrès technique soit accessible au plus grand nombre pour que l'évolution ait lieu : les vitres de verre permettent d'inviter la lumière et de refuser le froid comme la fenêtre de menuiserie permet d'aérer à volonté, selon le besoin ou le caprice. Simultanément la maison répond à d'autres objectifs, elle devient lieu de vie, d'agrément, d'ostentation parfois ; la lumière solaire y joue un rôle dans la conception de l'espace. Celui-ci se multiplie, se structure, invente des circulations ; les hautes fenêtres mises à la mode par la marquise de Rambouillet dans son hôtel parisien reconstruit en 1621, l'ouvrent sur la nature, sur la ville, sur le monde... Dans l'architecture, le goût de la clarté s'impose partout. Même les églises troquent bientôt leurs vitraux anciens pour du verre blanc.

Mais le soir ? Quand la nuit réduit l'espace, tant dehors que dedans, la lumière mobile individuelle, de stricte nécessité, ne suffit plus. La vue perd son pouvoir structurant. Dans la rue ou la maison, le temps est venu de la lumière généreuse, collective, celle qui éclaire les lieux et non seulement l'activité humaine⁴.

La lumière devient une consommation à la mode. Les inventaires après décès indiquent sans ambiguïté l'augmentation du nombre de luminaires dans les foyers. Les inventions se multiplient qui cherchent à perfectionner les instruments de l'éclairage. De profondes modifications des modes de vie et des pratiques de l'éclairage ont lieu au XVIII^e siècle. Cependant, le premier perfectionnement de la lampe à huile est dû à Jérôme Cardan qui dès le milieu du XVI^e siècle avait imaginé un système d'alimentation régulier et durable. Mais les transformations effectives de l'éclairage ont eu lieu en réponse à une demande sociale largement diffusée et relayée, à la fin de l'Ancien Régime, par la demande des pouvoirs publics en matière d'éclairage urbain.

Dans un tel contexte, la lampe à huile revient sur le devant de la scène alors même qu'elle n'a jamais quitté ni les logis modestes ni l'équipement du mineur ni les lanternes qui protègent les flammes lors de déplacements à l'extérieur. Avec ses deux réservoirs reliés par un piston, la lampe à pompe permet de maintenir le niveau d'huile d'une simple pression. Sa diffusion populaire est plus importante que celle des lampes contemporaines d'Argand ou de Quinquet associant un réservoir renversé, application du principe des vases communicants, et une mèche creuse favorisant le tirage. Efficacité de la combustion pour une flamme plus vive et amélioration de la qualité de l'huile pour éviter la fumée sont les axes de recherches qui se prolongeront durant un siècle et demi jusqu'à la mise au point, au milieu du XIX^e siècle, des lampes à huile minérale et à essence.

4. La transformation d'usage de la lumière de l'individuel-portatif vers le collectif-fixe est inverse de celui de l'heure, passée du collectif-fixe (cadran solaire, horloge) à l'individuel-portatif (montre) ou encore de celui du téléphone reliant les lieux (collectif-fixe) avant les individus (individuel-portatif dit « portable »).

L'ultime usage de l'huile est celui des veilleuses dont certains de nos contemporains se souviennent encore qu'elles accompagnaient au début du siècle le sommeil des enfants et des malades. Le godet d'huile pouvait prendre place dans une lampe-veilleuse à globe de verre, dite lampe de nuit ou lampe de malade, ou dans un réchaud-veilleuse qui permettait, en plus, de conserver une tisane à bonne température. On y brûlait des mèches perfectionnées qui pouvaient durer huit heures et qui étaient montées sur des flotteurs de liège parfois recouverts d'un réflecteur de métal. La « Fabrique de la Gare » ou la maison Naveau vendaient ces mèches en boîte de 50 et celle-ci se targuait d'être « fournisseur des hôpitaux et hospices militaires depuis 1849 ».

Dans chaque maison, à la fin du XIXe siècle, la lumière du soir se doit d'être vive. On plébiscite le pétrole, ses belles lampes à la panse décorée, au brûleur de laiton brillant, au long verre limpide qui repousse bien haut la fumée désormais maîtrisable. La fierté des foyers confortables. On expérimente l'essence avec la lampe du fameux Monsieur Pigeon – le progrès à l'état pur, breveté, garanti – si sûre que son fabricant écrit sur chacune d'elles qu'il « offre une prime de 100 francs à celui qui fera exploser une lampe Pigeon ». On réclame le gaz – à tous les étages – véritable must pour le consommateur urbain qui connaît déjà l'éclairage au gaz des rues et ne tarde pas, avec 50 ans d'avance sur certains villages, à passer le cap de l'électricité.

Soumise tant à des paramètres technologiques qu'à des paramètres culturels, l'évolution des objets de l'éclairage n'est pas linéaire. Dans les villages et les bourgs, ni les possibilités, ni les choix de lumière ne sont ceux de la ville. Par ailleurs, les contraintes matérielles imposent des archaïsmes aux plus pauvres ; en outre, certains traits des mentalités induisent des résistances à la diffusion des nouvelles valeurs. Celui qui se tient plus proche de l'usage que de l'offre s'inscrit dans l'univers de la permanence ; où, pour être changées, les choses ont besoin d'être périmées ; où, pour être intégrées, les idées nouvelles ont besoin d'être apprivoisées. Adoption pour l'usage, non pour l'image. Combien de familles rurales se sont contentées longtemps d'éclairer la pièce commune à l'électricité – la douille initiale posée par les ouvriers de la Compagnie – faisant perdurer l'usage d'autres modes d'éclairage (lampes à pétrole, à huile) pour les chambres, les caves, les remises ? Il faut aussi savoir appréhender la profondeur de la permanence et en comprendre le sens.

Chantal Waltisperger est historienne de l'art, conservateur en chef du Patrimoine et responsable du département « Habitat et vie domestique » au Musée national des Arts et Traditions populaires.